L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS

Bureaux 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS;
JEUDI MATIN, 14 FEVRIER.

FEUILLETON.

BARON DE TRENCK

PAR
MM. OCTAVE FÉRÉ ET SAINT YVES

LE FAVORI.

IV.

LE SOUPER DE POSTDAM.

(Suite.)

Le jeune homme se mit à l'œuvre sans hésiter, et pendant qu'il écrivait, le roi arpentait de quinze pieds son cabinet, croyant me cacher parfois, en parlant, ses invectives.

Au bout d'un quart d'heure à peine, Frédéric se leva et lit présente respectueusement les deux missives.

— Pas mal..... pas mal, murmura celui-ci après les avoir lues; Quintus ne m'avait pas trompé..... Le style est jaloux, les termes laissent bien quelque chose, reprit-il en élevant la voix, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez lever plusieurs plans?

— Oui sire, et j'ai une partie spéciale de mon démission, sire.

— Pouvez-vous me donner un aperçu de la topographie du royaume de Bohême?

— Je l'essaierai, sire.

— Essayez donc, dit le roi, en l'arrêtant à répondre au galon.

Un second quart d'heure lui suffit pour esquisser le plan des principales villes des cours d'eau, des montagnes et des points stratégiques importants de la Bohême.

— C'est bien, dit le roi, évidemment satisfait du tour rapid du jeune baron ; vous n'avez rien oublié d'essentiel. Cela fait l'éloge non seulement de votre main, mais de votre mémoire..... Il me chose précieuse, la mémoire!..... la vôtre me semble être excellente.

— Je crois, en effet, sire, qu'elle est assez bonne.

— Voilà le croyez!..... Eh bien nous allons voir cela, monsieur le militant. Voici un papier, là, sur mon bureau,—c'est une liste de six grands nouveaux soldats fraîchement mis au garde..... Vous avez cinq minutes pour les savoir par cœur.

— Nullement, je rende justice à leur auteur.

— A leur auteur! répéta Voltaire en portant la regard dédaigneux sur la liste.

— Que diable! mettons-y de la franchise, répliqua le roi.

— C'est ce que je sollicite de Votre Majesté.

— Eh bien, voyons, mon cher Voltaire, quelle mauvaise idée vous est passée par le cerveau! Un poète tel que vous n'a t'il donc besoin d'emprunter les vers des autres?

— Mais ces vers sont de moi, sire..... Je vous jure..... A peine si je on le temps de les finir avant ce matin.

— A t'entendre! vous plaisantez. Ce matin, un de mes gardes du corps qui s'amuse à cultiver la rime me lisait la pièce comme de lui.

— Ces vers !

— Ces vers mêmes, hémistiche pour hémistiche.

— C'est impossible ! s'écria le poète hors de lui.

— Ah! vous voilà mettez de l'entêtement.

— J'en demande pardon à Votre Majesté, mais..... mais c'est impossible, je le répète.

— Allons, vous tenez à être convaincu..... soit !..... Quelqu'un, faites chercher M. le baron de Trenck, et qu'on l'amène mort ou vif, M. de Voltaire veut lui donner audience.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, pendant lesquelles le tyran et le poète gardèrent un silence absolu.

Frédéric, qui, ayant voulu entrer le redoutable adversaire, avait pris à tâche de le mettre à son aise, se promenait à grands pas, en sifflant un air de chasse.

Voltaire, lui, s'était assis, et, le front dans la main, il cherchait à deviner le piège que lui tendait le roi.

Il ne pouvait croire à la possibilité d'une telle coïncidence.

Enfin, la porte s'ouvrit, et le baron de Trenck parut.

Il était vêtu d'un uniforme de hussard, et portait à la main son chapeau à plumes.

— Votre Majesté m'a fait appeler, dit-il en saluant avec une légère tape sur la joue ; — je suis content..... Allez..... il ne fait tard..... Vous commandez parfois avec un accent.....

Et Frédéric quitta le cabinet royal, le cœur rempli de joie et d'orgueil, pour aller faire part du résultat de ses entrevues à son protecteur Quintus et à son bon ami Tempête.

Ce jour là même, le petit souper à Postdam promettait d'être des plus brillants.

Voltaire devait y donner la primeur d'une pièce de vers qu'il venait d'achever et qu'il n'avait encore communiquée à personne.

Cette circonstance, rapprochée de l'impression produite sur le roi par le succès de Trenck et sa prochaine évasion, et autre dans l'esprit de princes, celui d'une de ces mystifications dont il fourni plus d'un exemple à ses sujets, donne un semblant de bonne humeur.

C'était une réunion nombreuse, mais surtout choisie, à sous tous les rapports.

Outre le roi et Voltaire, qui occupaient les place d'honneur, il y avait là des savants et des écrivains qui tous faisaient autorité :

Maupertuis, géomètre plus spirituel que sensé, président de l'Académie de Berlin. C'était lui qui, ayant voulu mesurer le neveu dans sa première campagne, fut pris à la taille de Molwitz, par des hussards hongrois sur un arbre où il s'était réfugié, et échangé contre l'évêque de Silésie, ce même Maupertuis, convert plus tard par Voltaire d'un ridicule ineffaçable dans la fameuse du *Docteur Akakia*.

Le marquis d'Argens, ce philosophe proven qui qu'avait toutes les faiblesses d'un mortel vulgaire, et qui finit par épouser Mlle La Coche, soprie française de Berlin;

La comédienne Jordan, qui sut jusqu'à son dernier jours conserver l'enfance et l'amitié de roi, et qui, à cette époque, commençait à ressentir les atteintes d'une maladie dont il devait mourir dix-huit mois après;

Blanchard d'Arnaud, versificateur médiocre, mais très jeune, occupait près du roi une place de secrétaire.

La reine Algarotti, historien et poète, qui se tenait assez vite du séjour de la France et retournait à Venise, où pendant vingt-cinq ans il resta en correspondance avec Frédéric II.

Le Mettrie, philosophe, élève de Boerhave, Quelques autres encore, moins connus et par tant les militaires, Keyserling, ancien favori du prince royal, restait dans les bonnes grâces du roi, qui l'appelait Césarion, d'après son habitude de donner des noms et des surnoms aux personnes de son entourage, et enfin notre ami Guichard, transformé de la même façon en colonel Quintus Icilius.

Le repas avait été gai, fin, et même d'une assez grande animation, d'un entrain, qui rivalisaient avec le pétillement du champagne. Les saillies jaillissaient toutefois et spirituelles.

Le roi, jugeant le moment favorable, réclama tout à coup le silence, et engagea Voltaire à lire le morceau qu'il tenait prêt.

Le poète ne se fit pas prier; il se leva et commença à déclamer, non sans une certaine complaisance, les vers nouveaux et qui faisaient en quelque sorte partie du programme.

Mais à mesure qu'il parlait, les traits du roi devenaient plus sérieux, et chacun des convives, plus soucieux de se conformer à l'attitude du prince que de suivre sa propre appréciation, se tenait sur la réserve et n'avait garde d'applaudir.

Peu habitué à un accueil de ce genre, Voltaire acheva son œuvre sans effort, et se rassit décontenancé.

Chacun restait muet, évitant même de tourner les yeux.

Ce fut le roi qui rompit le silence.

— Ces vers sont très beaux, dit-il froidement.

— Votre Majesté me flatte, répondit le poète, d'un ton qui perçait une pointe d'ironie et d'amertume.

— Nullement, je rende justice à leur auteur.

— A leur auteur! répéta Voltaire en portant le regard dédaigneux sur la liste.

— Que diable! mettons-y de la franchise, reprit le roi.

— C'est ce que je sollicite de Votre Majesté.

— Eh bien, voyons, mon cher Voltaire, quelle mauvaise idée vous est passée par le cerveau! Un poète tel que vous n'a t'il donc besoin d'emprunter les vers des autres?

— Mais ces vers sont de moi, sire..... Je vous jure..... A peine si je on le temps de les finir avant ce matin.

— A t'entendre! vous plaisantez. Ce matin, un de mes gardes du corps qui s'amuse à cultiver la rime me lisait la pièce comme de lui.

— Ces vers !

— Ces vers mêmes, hémistiche pour hémistiche.

— C'est impossible ! s'écria le poète hors de lui.

— Ah! vous voilà mettez de l'entêtement.

— J'en demande pardon à Votre Majesté, mais..... mais c'est impossible, je le répète.

— Allons, vous tenez à être convaincu..... soit !..... Quelqu'un, faites chercher M. le baron de Trenck, et qu'on l'amène mort ou vif, M. de Voltaire veut lui donner audience.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, pendant lesquelles le tyran et le poète gardèrent un silence absolu.

Frédéric, qui, ayant voulu entrer le redoutable adversaire, avait pris à tâche de le mettre à son aise, se promenait à grands pas, en sifflant un air de chasse.

Voltaire, lui, s'était assis, et, le front dans la main, il cherchait à deviner le piège que lui tendait le roi.

Il ne pouvait croire à la possibilité d'une telle coïncidence.

Enfin, la porte s'ouvrit, et le baron de Trenck parut.

Il était vêtu d'un uniforme de hussard, et portait à la main son chapeau à plumes.

— Votre Majesté m'a fait appeler, dit-il en saluant avec une légère tape sur la joue ; — je suis content..... Allez..... il ne fait tard..... Vous commandez parfois avec un accent.....

Et Frédéric quitta le cabinet royal, le cœur rempli de joie et d'orgueil, pour aller faire part du résultat de ses entrevues à son protecteur Quintus et à son bon ami Tempête.

Ce jour là même, le petit souper à Potsdam promettait d'être des plus brillants.

Voltaire devait y donner la primeur d'une pièce de vers qu'il venait d'achever et qu'il n'avait encore communiquée à personne.

Cette circonstance, rapprochée de l'impression produite sur le roi par le succès de Trenck et sa prochaine évasion, et autre dans l'esprit de princes, celui d'une de ces mystifications dont il fourni plus d'un exemple à ses sujets, donne un semblant de bonne humeur.

C'était une réunion nombreuse, mais surtout choisie, à sous tous les rapports.

Outre le roi et Voltaire, qui occupaient les place d'honneur, il y avait là des savants et des écrivains qui tous faisaient autorité :

Maupertuis, géomètre plus spirituel que sensé, président de l'Académie de Berlin. C'était lui